Suite Dépêches.

Arrivée du Paris.

Presse Associée.

New York, 30 avril—Le steamer Paris est arrivé, ce matin, de Southampton, après une rude traversée de 7 jours, 17 heures et 45 minutes. Il avait 9 passagers de salon, 42 de seconde cabine et 98 passagers en entrepont.

Il avait quitté Southampton le 22 avril à 2 h. 15 du matin; après avoir longé la terre, le Capt Watkins prit sa course vers le nord, et après avoir fait trente milles, dans le même sens, il prit la direction de New York, se tenant toujours à distance de 30 milles de la route ordinaire.

Le capt Watkins ne craignait pas d'être attaqué par les navires de la flotte espagnole, mais il pouvait se trouver par là un navire errant dans le voisinage du détroit ou sur la côte d'Irlande.

Le soir, on éteignait tous les feux à bord et les lumières à bord étaient couvertes; on faisait soigneusement la garde, pour éviter l'approche de l'ennemi.

Au moment où on laissait les Lizard au nord d'ouest, le temps commença à devenir mauvais. La mer était houleuse, avec du brouillard, de la pluie sur la côte américaine; il y avait un ouragan le Paris a vu le steamer Majestic de la ligne White Star, le 23 à 5:45 du matin et, a 7 h 20 du soir, le même jour, il a croisé un steamer de frêt de la ligne White Star, se dirigeant à l'est.

Le "Paris" avait à bord 16 caisses de munitions de guerre et une petite quantité de marchandises diverses.

Le "Paris" est entré dans les Narrows au milieu d'une foule de torpilles et de mines. Il a été salué par les navires des autres nations.

Le Paris va décharger aujourd'hui; puis il sera reçu par les autorités, demain matin. Son nom sera changé en celui de Yale; il a un équipage 289 hommes.

Le croiseur Minneapolis.

Presse Associée.

Rockland, Me., 30 avril—Le croiseur Minneapolis a jeté l'ancre à 8 heures du matin, dans ce port.

A la chasse des navires américains.

Presse Associée

Gibraltar, 30 avril—Les torpilleurs espagnols, croisent toujours dans les eaux du détroit.

Gibraltar, 30 avril—Trois torpilleurs espagnols croisent dans les environs de Ceuta, sur la côte d'Afrique, et à l'entrée de la baie d'Algésiras, de ce côté-ci du détroit.

Bombardement de Cabanas.

Presse Associée.

Atlanta, Gie, 30 avril—Le correspondant du Journal, sur la flotte, lui cable que le Fort Cabanas, banlieue de la Havane, a été bombardé, la nuit dernière, par le navire-amiral New York et a réduit au silence 5 canons espagnols.

Atlanta, Gie., 30 avril—Port Cabanas, petite ville fortifiée à 25 milles à l'ouest de la Havane, a été bombardé, hier soir, vendredi, et le fort a été démoli. Le feu a duré 15 minutes, 10 coups ont été lancés par les batteries du New York. Le New York a essayé de provoquer le tir des batteries de la Havane et de Mariel, mais n'y a pas réussi.

Le New York, avec huit bombes bien dirigées de son canon de 8 pouces et d'un canons de sa tourelle d'avant, a réduit au silence et fondu les forts de Port Cabanas complètement impuissants.

Cabanas est à 12 millles à l'ouest de Mariel et à 35 milles de la Havane.

Comme dans l'affaire de Matanzas, le premier coup de canon a été tiré par un espagnol. Vers midi, le New York a remonté la côte ouest, suivi à distance par l'Iowa, l'Indiana, l'Helena et les torpilleurs Porter et Ericcson. Après avoir passé la Havane, où l'Helena vint si près du Fort Morro, que l'on s'attendait à tout moment à une bordée, les navires, à l'exception des torpilleurs, reprirent leur ancien poste.

Le navire-amiral est allé jusqu'à Mariel. Il était aisé du bord du bateau-dépêches, et sans lunette de voir l'émotion produite dans un si petit village par la présence des navires de guerre.

La population courait affolée, vers les petites embarcations qui se trouvaient sur la plage; mais pas d'apparence de vic, soit dans les forts, soit sur les collines qui couvrent les approches du port.

Le Porter s'avança jusqu'à un demi-mille de distance et le New York jeta l'ancre à un mille de la côte.

Après avoir examiné à l'aise Mariel, l'amiral fit approcher son navire jusqu'à un mille des forts. Le Porter et l'Ericson allèrent plus de l'avant.

Soudain une épaisse fumée partit de la plage; et le petit torpilleur fit un demi-tour et vint se réfugier près du navire amiral.

Les officiers et les hommes disparurent des ponts du New York avec une rapidité magique.

La nuit commençait à venir, il fallait aller vite en besogne. Après un premier coup, il y en eut un second auquel il fut répondu de la plage. Puis tout rentra dans le silence. Trois bombes de 6 pouces avaient suffii, pour en finir.

Cinq coups de plus ont fait taire les fortifications; le 1er a eu lieu à 6 heures 20. A 6 heures 35, le New York envoya 2 autres bombes de six pouces. Pas de réponse. Dix minutes après, le New York envoya de sa tourelle deux bombes dont on pouvait suivre la trace lumineuse dans la nuit qu'il se faisait déjà, et puis il alla reprendre son poste.

On exerce une grande vigilance contre une attaque possible des torpilleurs. Tous les officiers y compris le chapelain, les payeurs, le chirurgien assistant font la garde à bord.

Le petit navire capturé, hier, par le Wilmington; été conduit à Key West, parce que son équipage était composé de membres de la réserve navale espagnole, qui même pouvaient peut-être appaetenira l'équipage d'un des torpilleurs contre lesquels on fait une garde si rigide.

—:o:—

Ce n'était pas un bombardement.

Presse Associée.

Key West, 30 avril, 10 heures du matin—On dit que le feu du New-York, hier soir, était dirigé sur Cabanas, un petit port à 10 milles à l'ouest de Merriel. Les batteries n'ont pas répondu. Cela ne ressemblait nullement à un bombardement.

En Allemagne.

Presse Associée—

Berlin, Allemagne, 30 avril—L'attention publique est tellement occupée du conflit hispano-américain que la réunion du Reichstag et de la Diète prussienne a passe presqu'inaperçue.

Les journaux publient des pages entières de nouvelles de guerre peu fondées pour la plupart et en général défavorables aux Etats-Unis. Des éditions supplémentaires annonçant de grands désastres subis par la flotte américaine sont fréquemment publiées. Un des pires coupables annonçait mercredi soir que quatre cuirassés américains avaient sauté. Cependant la presse allemande a quitté son ton hostile aux Etats-Unis. Ce changement est entièrement dû au gouvernement, car tous les journaux ayant l'habitude de prendre des informations au ministère des affaires étrangères, tous les journaux importants en un mot, ont reçu cette semaine l'avis de mettre un terme à leurs attaques contre les Etats-Unis, comme étant directement opposées à l'attitude du gouvernment, antipatriotiques et politiquement peu sages. Cet avis a été efficace car pas une seule ligne directement hostile aux Etats-Unis n'a été imprimée depuis.

Le correspondant de la Presse Associée note que plusieurs journaux, notamment la «Gazette de Francfort», ont adopté un ton distinctement amical au sujet de la guerre.

L'opinion d'un officier allemand.

Presse Associée.

Berlin, Allemagne, 30 avril—Dans la grande masse d'articles sur la guerre le «Kruz Zeitung», l'organe favori de l'armée, publie un article écrit par le major Scheibert qui, jugeant d'après son expérience personnelle dans la guerre civile des Etats-Unis, s'exprime ainsi:

Sans aucun doute les américains essuieront de sérieux revers au commencement des hostilités, et à moins que leur flotte ne soit assez forte pour forcer les espagnols à une grande bataille et détruire les ressources navales de l'Espagne, ce que je crois très douteux, la guerre trainera en longueur pendant des années et coûtera à l'Amérique plus de sang et plus d'argent que ne le croit possible son peuple.

Herr Liebknecht, le leader socialiste, écrit:

La guerre signifie un nouveau groupement des puissances. Dorénavant l'Europe devra reconnaitre les Etats-Unis comme un facteur decisif dans la politique du monde. Si le gouvernement allemand n'est pas aveugle il doit ouvrir les yeux sur ce fait et établir sa politique en conséquence.

Plus loin, Herr Liebknecht dit: Les Etats-Unis, aussi bien que la Grande-Bretagne, se sont préparés durant l'année à former la nouvelle triplice: les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et le Japon. Si cette triplice devient un fait accompli c'est la fin de la vieille puissance dominante de l'Europe dans la politique du monde.

Les mouvements du navire amiral.

Presse Associée.

Abord du vaisseau amiral, 29 avril, 11 heures du matin, via Key West, 30 avril—Le blocus continue. Le navire amiral est stationné à l'ouest de la Havane. Le torpilleur Porter rapporte que, pendant la nuit, on lui a tiré dessus de la batterie Cojima, qui est à l'est du chateau Morro.

Le Porter s'est échappé sain et sauf. Sur la côte de Cuba, la cavalerie espagnole fait constamment la patrouille.

Le capitaine Taylor, de l'Indiana, est venu à bord du New York et a eu un long entretien avec l'amiral Sampson.

On attend avec impatience des nouvelles de l'organisation et des mouvements de l'armée des Etats-Unis. On se demande avec anxiété quand les troupes seront prêtes. Impossible de trouver un temps plus frais, plus propre aux opérations militaires.

Pendant que le bateau-dépêches, de la Prezse Associée, Dauntless, revenait de bonne heure, ce matin, de Key West, il a été aperçu par le navire amiral.

Impossible, à cause du brouillard et de la distance, de le bien reconnaître. Une bombe de 4 pouces fut envoyée dans sa direction; le coup n'était pas dirigé sur le Dauntless.

Mais celui-ci croyant avoir affaire à un navire espagnol, tira, puis il s'échappa à toute vapeur. On le reconnut bientôt, et quelques minutes après il arrivait près du navire amiral. Plus tard, il se dirigea sur Matanzas.

Apprenant qu'il y avait des mines établies à Mariel, province de Pinar del Rio, près de la Havane, le navire-amiral se dirigea vers un point, accompagné de trois torpilleurs; mais rien qui indiquât le moindre mouvement à Mariel. Puis il alla jusqu'à 25 milles à l'ouest de la Havane et à 10 milles au-delà de Mariel. On a aperçu des mouvements d'une nature douteuse sur terre.

C'était probablement des travaux que l'on faisait aux fortifications. Il crut devoir, en conséquence, tirer trois coups d'une de ses puissantes pièces. Pas de réponse; le navire amiral vint reprendre son poste.

Premières escarmouches.

Nous entrons dans une guerre dont il est bien difficile de prévoir. nous ne disons pas l'issue finale—elle est, selon nous, indiquée d'avance, par la nature des choses et l'inégalité des ressources maritimes et financières des deux adversaires—mais la durée, qui peut être très longue, et les péripéties dont quelques-unes seront probablement aussi inattendues que terrifiantes:

D'un côté, une monarchie, qui a pour tactique de se tenir sur la réserve, de faire le silence sur tous ses mouvements; une nation faible, mais fière et patriotique.

De l'autre, une république, qui se sent forte, qui va de l'avant, et fait sur tout la lumière.

En réalité, nous connaissons les plans, les projets, les ressources de la seconde; mais nous ignorons, à peu près complètement, ce que la première peut et veut faire.

Ajoutons que ces deux ennemies se servent d'engins nouveaux, d'une puissance formidable, dont les nations civilisées n'ont pas encore fait l'essai, et qui peuvent produire des résultats aussi désastreux que merveilleux. Dans une pareille situation, le courage personnel s'efface presque complètement. L'amiral, comme le dernier artilleur de marine, passe à l'état de mécanicien.

La victoire sera à celui des deux adversaires qui saura manier ces terribles engins avec le plus de célérité, d'adresse, d'ingéniosité et de sang-froid. Ici—et nous parlons sans aucune espèce de parti pris pour l'un ou pour l'autre—les chances nous semblent devoir tourner du côté des américains.

Les deux ennemis se mesurent des yeux en ce moment; ils s'éprouvent, se scrutent, se tâtent. Il est évident que l'amiral Sampson sonde le terrain où il va bientôt se lancer, tandis que son adversaire semble ne vouloir riposter à ses attaques, uniquement que pour faire sentir qu'il existe et qu'il veille. Quelle est la meilleure de ces deux tactiques? Nous ne savons; mais si nous nous en jugeons d'après celle qu'a suivie de tout temps la France, avec taut de succès, nous trouvons que l'offensive l'a presque toujours emporté sur la défenvive.

C'est là qu'en sout, pour le moment, les deux adversaires. Il ne se passera pas longtemps, avant qu'ils n'en viennent sérieusement aux mains.

Attendons, et attendons avec confiance.

Une offre généreuse.

Nous signalons à l'attention de nos lecteurs l'annonce de Mariani & Cie, où il est dit que toute personne en faisant la demande, en mentionnant l'*Abeille*, recevra gratuitement un livre renfermant des portraits de personnages distingués. Voir l'annonce pour l'adresse.

Souscription patriotique.

Nlle-Orléans, Lne, 18 avril 1898.

Nous, soussignés, citoyens de la Nouvelle Orléans, souscrivons la somme de ——— en regard de nos noms, à un fonds devant servir à l'achat d'une cloche en argent qui sera offerte au navire de guerre américain "New-Orleans", à son arrivée dans notre port.

J. S. WATTERS,
Ex-Capitaine I. N. B. L. S. N. Guard, président du comité des souscriptions.

ROBERT STEEL,
Chapelain du Seamen's Bethel, trésorier

Sommes reçues: de un sou à un dollar.

LE BAISER DE LA REINE.

I.

Voilà dix ans que je végète dans ce misérable poste de L..., et dans dix ans, je ne le sais que trop, j'y végétrai encore! Tout le monde cependant rend justice à mes qualités, tout le monde reconnaît que j'aurais pu aspirer aux fonctions les plus hautes, voire à la plus haute, après le roi. Mes pires ennemis ont convenu de mon mérite, et je n'en suis pas moins condamné à moisir dans cet horrible trou de L... Hélas!—histoire universelle!—une femme m'a perdu, et cette femme, c'est la reine.

II

J'étais ridiculement jeune alors—dix-neuf ans — et je rêvais un après-midi, dans le beau parc royal, au bas des hautes collines. J'avais longtemps marché à l'ombre des plus nobles tilleuls qui croissent sur la face de la terre, contourné des clairières et des pelouses, goûté aux ruisseletts. Je finis par m'arrêter sur une terrasse plantée de hauts peupliers. Les cimes ployaient les unes vers les autres, en ogives de cathédrale; une petite rivière s'élargissait en étang, les bords tout illuminés de jonquilles. Le mystère s'épandait aussi délicieux que le silence, l'eau seule psalmodiait bien bas, un palais couleur de nuage se profilait au loin, dans une avenue de cèdres. Je m'assis pour élargir mon rêve.

D'abord, mon cœur fut large: je jouis pleinement de la sérénité de l'après-midi continant au crépuscule. Puis une angoisse subtile vint à naître—peut-être du parfum des jonquilles—et j'entendais battre ma poitrine plus haut que la rivière. Comme pour répondre à cette inquiétude, un bruit léger, un bruit de rames s'éleva sur les eaux. Inquiet, je me cachai parmi les buissons. Le bruit s'arrêta. Le mystère et le silence reprirent; la grâce du crépuscule commençait, recueillie. Dans un rayon venu d'entre les peupliers un étincelant canard survint, puis un autre, à la gorge de cuivre, avec un petit murmure très doux, et les rames reprirent, la proue d'un canot se dessina au détour de la rive, il parut une jeune femme éclatante de carnation, mince, l'œil fin et la bouche divine. Ses deux mains graciles mouvaient languissamment les rames; de l'écume trainait, nacre, neige, derrière la barque enchantée; mon être vibra de tendresse, de regret, de prière!

Je me cachai davantage retenant mon souffle, troublé à en perdre conscience. Car c'était elle, la reine, que j'aimais secrètement, et à qui je n'avais cessé de rêver tout l'après-midi. A l'arrière de la barque se tenait un petit garçon, le joli prince de T...., neveu de la reine, et qui tenait le gouvernail. Rêveuse, son col de cygne légèrement reployé, ses deux bras de satin en avant, *Elle* ramait toujours dans les rayons jaunes. O déesse marine! fiction prodigieuse!.... Soudain, j'entendis un cri, je vis chavirer la barque et le petit prince tomber à la rivière, tandis que la reine, éperdue, se tenait à une grosse branche de saule. D'un bond, je fus à l'eau; je ressaisis l'enfant, qui roulait avec le courant, je le déposai au rivage, puis je ramenai la barque vers la reine. Mes bras touchèrent ce corps fait pour être étreint par des fils de rois. Elle, pâle, ne dit rien d'abord, me regardant de ses merveilleux yeux effarés. Mais, quand elle se sentit d'aplomb sur la rive, elle se jeta éperdument sur le pauvre petit prince, à demi pâmé, et, l'embrassant avec une tendresse farouche, elle me dit:

—Il vous doit la vie! Et tout ce que vous me demanderez, vous l'obtiendrez!...

—Tout? m'écriai-je.

Un trouble sauvage, une fervente folie me traversèrent de part en part. Etonnée de mon exclamation, *Elle* rencontra mon regard et rougit. J'étais, ai-je dit, tout jeune, et aussi de belle figure. La reine me connaissait bien, ayant quelquefois apperçu mes yeux arrêtés sur elle. Aussi me comprit-elle, et je vis dans son regard fixe passer une palpitation qui me rendit plus fou encore, ivre de la beauté jointe à ce sang royal, avec une ardeur sacrilège et délicieuse qui me faisait trembler.

—Tout? répétai-je.... Et vous ne vous dédirez pas?

Elle fit signe que non, rougit encore, et la folie l'emporta:

—Je veux, dis-je.... je veux un baiser....

—Quelle folie! dit elle d'un ton de reproche.... et que votre jeunesse seule excuse!

Mais, en vérité, elle partageait mon trouble, elle contemplait singulièrement, dans les légers vêtements mouillés qui me collaient au corps, et ma hardiesse s'accrut au point que je n'eusse pas alors reculé devant la potence.

—Vous avez promis! m'écriai-je.

Et, m'avançant vers elle, avant qu'elle pût s'en défendre, j'avais saisi sa tête divine, ardemment joint ma bouche à la sienne. Alors, à mon long baiser, je la sentis soudain répondre, je sentis le goût délicieux de ses lèvres étreignant les miennes. Ce ne fut que le temps d'un éclair, mais si pénétrant que jamais plus ma bouche ne devait l'oublier, et, lorsqu'enfin la reine me repoussa, nous vîmes au loin un gentilhomme de la suite du roi qui venait sous les peupliers.

III

Le roi apprit tout; la reine, dénoncée, se dut expliquer, et, quoiqu'elle omit certainement le principal (sa complicité d'une seconde), mon exil n'en fut pas moins décidé. J'étais sans fortune, tout dépendant du souverain; on m'embarqua pour L... d'abord comme secrétaire, ensuite comme consul. Le roi est un homme implacable: il ne me pardonnera jamais. Je suis définitivement enterré, à moins que mon maitre ne meure. Par moments, je me repens amèrement de ma folie; mais, à d'autres moments, les lèvres de la reine sont comme présentes encore sur ma bouche, et alors je ne regrette rien. Cela arrive principalement la veille de Pâques: ce jour-là, je reçois une branche de jonquilles qui me vient de la Capitale, je sais qu'il est quelqu'un qui ne m'a pas oublié, et mes lèvres se mettent à trembler éperdument.

Bulletin météorologique.

Washington, 30 avril— Indications pour la Louisiane — Temps généralement beau; vent du sud-ouest.

L'arbitrage international.

A la conférence tenue à Genève dans le but de s'entendre sur les disputes internationales, les Etats Unis et autres puissances se sont montrés fortement en faveur de soumettre les différends nationaux, tels que limites, droits de port, etc., à une cour internationale et non à la sanglante décision de la guerre. Mais ce projet, comme tant d'autres, raisonnables dans le principe, a été abandonné. Mais ce qui est un thème à commenter c'est le bienfaisant effet du Hostetter's Stomach Bitters dans les cas de dyspepsie. Egalement est-ce connu par le monde l'action favorable de ce Bitter pour combattre les frissons et la fièvre, les rhumatismes, les troubles nerveux, les maladies rénales et la constipation.

Marchés divers.

Paris, 30 avril — La rente trois pour cent est cotée à 103 francs.

Londres, 30 avril — Consolidés au comptant, 111 1/8; à terme 111 1/8.

Liverpool, 30 mars — Coton spot —demande modérée; prix stable.

American middling fair 3 19/32d; Ventes 8,000 balles, dont 1000 pour la spéculation et l'exportation y compris 7,400 balles coton améticain.

Recettes 3,200 balles tout coton américain.

Futurs—calmes à l'ouverture avec demande modérée; fermes à la cloture.

American middling l. m. c., mai 3 36; mai et juin 3 36; juin et juillet 3 35; juillet et août 3 37; août et septembre 3 36; septembre et octobre 3 36; octobre et novembre 3 35; novembre et décembre 3 35; décembre et janvier 3 35; janvier et février 3 35.

New York, 30 avril— Coton spot—calmes à la cloture.

Midling uplands 6 3/8; midling gulf 6 5/8.

Ventes 1018 balles.

New York, 30 avril — Futurs faibles à la cloture.

Ventes 48,200 balles.

Mai 6 12; juin 6 17; juillet 6 22; août 6 26; septembre 6 28; octobre 6 27; novembre 6 29; décembre 6 31; janvier 6 33.

L'ABEILLE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes
Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadaire,
Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats Unis, port compris:
$12....Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris:
$15.15..Un an | $7.55..6 mois | $3.80..3 m

EDITION HEBDOMADAIRE
Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris:
$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger:
$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

MOT POUR RIRE

Berlureau rencontre un de ses amis, dont le père est mort récemment.

Berlureau a oublié cet événement, et, la bouche en cœur:

—Et votre excellent père commence-t-il avec son plus gracieux sourire.

Mais se souvenant soudain, il se trouble et corrige ainsi:

—Et votre excellent père.... est toujours mort!

siez-vous.

—Si courtes.... depuis quelquelque temps surtout, que je m'étonnais de ne voir ces enfants qu'entrer et sortir. Elles étaient pressées.... pressées....

—Avec des paquets qu'elles portaient, n'est-ce pas?

—Oui.... toujours. La dernière fois j'ai même demandé à Marcelle ce qu'elle avait sous le bras.

—Elle vous l'a montré?

—Non. Elle m'a répondu.... attendez donc....que c'étaient des graines....oui, c'est cela, des petites plantes qu'elles rapportaient pour la serre....

—Et, aussitôt après vous voir embrassée?..

—Elles se sont sauvées....je vous dit tout, général....j'en ai presque été choquée.

—Oui, vous étiez, ma pauvre demoiselle, une simple assurance, une précaution en cas de surprise.....Elles pouvaient dès lors affirmer et vous faire affirmer à vous-même qu'elles étaient venues chez vous.

—Mais, où allaient-elles donc, général? s'écria douloureusement Mlle Laurence.

—Eh! je ne le sais pas encore! Mais je vous donne ma parole d'honneur que je le saurai.....

—...Et alors! fit-il d'une voix méchante.....

—Alors?... demanda en tremblant la vieille institutrice.

—Il avait eu le temps de contenir sa colère, et il répondit avec plus de calme:

—Alors, je souhaite ardemment de ne me trouver en face que d'une gaminerie ou d'une inconséquence de jeunes filles.... parce que si c'était plus grave....

Il n'acheva pas.... et brusquement il sortit, laissant la pauvre vieille fille dans la stupeur et l'épouvante.

X

COUP DE FOUDRE

C'est presque toujours le lundi que Marcelle et Lucienne allaient à Saint-Mandé.

Le lundi était le jour d'audience du directeur de l'infanterie.

Par conséquent, jamais ce jour-là, M. de Croixmaure ne manquait de se rendre rue Saint-Dominique, et d'assez bonne heure.

Presque sur ses pas, les deux jeunes filles sortaient à leur tour et, avec le prétexte de leur promenade quotidienne, elles avaient, le lundi, trois longues heures, jusqu'au moment du déjeuner—et du retour du général.

Vite, dans les magasins de la rue Mozart, tout près de la station du chemin de fer, elles achetaient leurs petites provisions—et puis elles sautaient dans le train.

Il leur fallait quarante minutes pour arriver à la station de Bel-Air. Et, de là, pour gagner la rue de l'Alouette et la maison des Rabateau, c'était l'affaire d'un instant.

Il leur restait donc une grande heure pour embrasser l'enfant, pour le dorloter, pour l'admirer, pour s'ingénier à découvrir ce qui pourrait bien lui manquer... pour recommencer à la nourrice les recommendations déjà dix fois faites et refaites.....

Et cette heure-là s'envolait avec une rapidité désespérante.

Quand Marcelle, tirant sa montre disait à Lucienne:

—Chérie, il faut s'en aller.

Encore un moment....un tout petit moment!.....

Et, dans cette chambre de paysan où discrètement, Claudine Rabateau laissait les jeunes dames—"les mamans"—seules avec le bébé, qui dormait dans son beau berceau ou qui riait dans leurs bras,—c'était une frénésie, une folie de carresses....

Ne fallait-il pas mettre les baisers doubles, puisqu'il n'y en aurait plus avant huit jours?

Et c'était encore l'implacable Marcelle qui était obligée d'intervenir:

—Chérie...nous allons être en retard.....

Et, cette fois, malgré la muette supplication des yeux bleus de Lucienne, elle appelait:

—Madame Rabateau!....

La nourrice, qui avait profité de la visite des "mamans" pour leur laisser le petit Lucien.... le petit Lulu...et s'occuper dans sa maison ou dans son écurie à quelque besogne,—la nourrice arrivait:

—Vous voilà donc sur votre départ, mesdames?....

—Oui, soupirait Lucienne, en rendant le bébé à la bonne femme....Oui....il faut s'en aller.....

—Alors, dans huit jours.....

—Dans huit jours.

Et elles se sauvaient saluées d'un dernier:

—A vous revoir, mesdames....

Sur quoi la nourrice rentrait, son nourrison au bras, en attendant le moment—fréquemment manifesté—où ce beau gros poupon exprimait bruyamment le désir de se mettre à table.

Car il venait bien, le petit Lucien.

Ce serait un brunet. Déjà ses cheveux follets étaient moins blonds que ceux de Lucienne, et puis ses yeux, qui commençaient à perdre cette indécise couleur bleue de tous les yeux des nouveau-nés, s'accentuaient aussi.

Ils deviendraient d'un bleu sombre, avec, tout autour de l'iris, un cercle encore plus foncé.... Déjà semblables à ceux du pauvre mort qui dormait, là-bas, dans les sables brûlants, où il était allé conquérir sa fiancée.

Somme toute, Claudine Rabateau le trouvait plus resemblant à la dame brune qu'à la dame blonde....

Jamais elle n'avait revu l'accoucheuse, qui avait bien d'autres chiens à fouetter que de s'inquiéter des petits citoyens à qui elle avait facilité l'entrée de cette vallée de larmes....

Une fois celui ci parti de l'impasse des Epinettes, elle s'était empressée de n'y plus penser: désormais ça ne regardait plus que la nourrice.

Et comme, en confiant ce bébé à la mère Rabateau, elle avait absolument négligé de lui dire: Vous aurez affaire à une jeune dame brune—qui n'est pas la mère—et à une jeune dame blonde—qui est la maman—la nourrice était bien embarrassée.

Pour sûr, elle n'allait pas faire le voyage de Saint-Mandé aux Batignolles pour se renseigner auprès de Mme Lavocat.

D'autant mieux que l'accoucheuse lui aurait peut-être répondu:

—Si ces dames ne veulent pas vous le dire, c'est qu'elles ont leurs raisons pour ça et, dans ce cas, vous me permettrez de garder pour moi ce qu'elles ne tiennent pas à vous faire savoir.

Claudine Rabateau en était donc réduite aux conjectures.

Le petit serait brunet comme la brune. Mais il était plus caressé par la blonde, et, tout considéré, la nourrice tenait celle-ci pour la maman, jusqu'à preuve du contraire, car elle n'en était rien moins que sûre.

Au surplus, brune ou blonde, toutes deux étaient généreuses, toutes deux, à l'envi, dorlotaient l'enfant et comblaient de provisions et de cadeaux Claudine Rabateau, qui recevait aussi volontiers de la blonde que de la brune, et qui, à chacune des deux, répondait imperturbablement:

—Merci bien, madame Dupont.

.....

Ce jour-là, les "mamans" étaient arrivées de meilleure heure encore que d'habitude.

Le général, en effet, de très bon matin, avait eu affaire rue Saint-Dominique.

Une affaire qui devait beaucoup le préoccuper, car il en avait parlé, la veille, toute la soirée,—commandant d'avance sa voiture pour huit heures précises,—et annonçant que s'il rentrait un peu en retard, il ne faudrait pas s'en étonner.

Puis, négligemment, il avait demandé à Marcelle:

—Vous sortirez aussi, demain matin?

—Sans doute, général, comme d'habitude.

—Eh bien! faites une promenade un peu longue, vous en aurez le temps.

Et il était allé s'enfermer dans son cabinet—toujours sous prétexte de cette affaire qui, en effet, le rendait, non seulement distrait et absorbé, mais le mettait visiblement d'assez méchante humeur.

Voilà quelque temps d'ailleurs, qu'il n'était pas dans son assiette.

Nerveux—irascible—avec des emportements à propos de tout et à propos de rien,—des emportements qu'il s'efforçait aussitôt de réprimer,—mais qui, malgré lui faisaient explosion....

Et puis quand il ne se sentait pas observé, il avait pour regarder Marcelle et Lucienne, des yeux singuliers...des yeux où il passait des éclats d'acier....

Avec cela concentré en lui-même...restant des moments interminables sans parler...comme s'il oubliait totalement la présence des deux jeunes filles...et tout à coup, ensuite affectant de causer....de causer avec un subit intérêt de choses qui, évidement, ne l'intéressaient pas du tout..... Puis, sans raisons plausibles, se sauvant,—comme la veille au soir,—dans son cabinet où il ne voulait pas qu'on vint le déranger...Assurément, il avait là-bas, au ministère, de très grosses préoccupations.

A continuer.

Mrs. Winslow's Soothing Syrup.
Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS. It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS, ALLAYS all PAIN; CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHŒA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.

457531